

Arthur ou le bonheur de vivre

Françoise GIROUD

Il fut un temps où les filles attendaient avec impatience la parution hebdomadaire de « ELLE ».

Un magazine fondé le 21 novembre en 1945 par Hélène Lazareff et Françoise Giroud, par des femmes et pour les femmes. Au sortir de la récession de la guerre, il est une bouffée de fantaisie associée à des « articles de fond » sur des problèmes de femmes. Une révolution ! Quand, en 1953, Françoise Giroud quitte la rédaction de ELLE pour fonder avec son ami Jean-Jacques Servan-Sreiber l'hebdomadaire politique « L'EXPRESS » l'événement devient un roman journalistique qui se poursuit quand JJSS l'abandonne pour retrouver l'écrivaine Madeleine Chapsal, sa seconde épouse depuis 1943! Cachant sa peine, F. Giroux fait face, restant à la direction du journal jusqu'en 1974. Une humiliation n'est pas un sujet pour elle.

Qui est donc cette femme forte et indépendante qui privilégie toujours le bonheur de vivre ? Arthur, sa bonne étoile, son ange gardien donne le titre du petit livre, autobiographique paru en 1993, chez Fayard et plus tard en « Poche ».

Les premières pages sont consacrées au drame de la mort de son fils Alain dans un accident de ski. Elle écrit : « Enterrer son enfant est une expérience inhumaine. Ce sont vos enfants qui doivent vous fermer les yeux. De toutes les épreuves de ma vie qui en est fertile, c'est celle dont j'ai émergé avec le plus de peine, mâchant et remâchant ma culpabilité. »

Elle a donc plus de 80 ans lorsqu'elle entreprend la rédaction du bilan de sa vie parce qu'alors elle « regarde en arrière... la longue route qui a traversé plus d'un demi siècle d'événements tumultueux ...»

Orphelines très jeunes d'un père réfugié politique chassé de Turquie, les deux sœurs Douce et Françoise Giroud vivent à Paris avec leur mère une jeunesse cachée pour judéité. Elles sont pauvres, studieuses, morales.

La violence de Françoise s'y transforme en courage et indépendance. A 14 ans, grâce à un diplôme de sténo-dactylo, elle travaille chez un libraire. Puis une relation familiale, le cinéaste Marc Allégret. l'engage comme script-girl. Le travail ne manque pas en cette époque difficile. Avec d'autres cinéastes elle devient assistante-metteur en scène, scénariste, dialoguiste. Elle dévore les étapes et elle rencontre l'Intelligentsia culturelle.

Par patriotisme il lui arrive de distribuer des courriers pour la Résistance. Elle rencontre ainsi des activistes et des politiques et par ce biais rentre en journalisme et en littérature. La liste de ses écrits est longue car Françoise joint à une intelligence brillante, une énorme capacité de travail et une étonnante capacité d'adaptation qui l'amèneront au secrétariat d'état à la Condition féminine de 1974 à 1976, puis au secrétariat d'état à la Culture avec Raymond Barre, de 1976 à 1977.

Elle évolue avec son temps, fait partie du jury Fémina. Toujours dans le vent, se familiarise avec l'ordinateur à afin d'écrire une dernière biographie celle de « Cosima Wagner », l'histoire d'une femme libre et volontaire qui mit sa vie au service d'un génie.

Puis, elle dissèque ses notes journalières et résume sa carrière dans « Le journal d'une parisienne ».

Enfin elle contemple son corps qui s'affaiblit et « eu le sentiment d'entrer en vieillesse ». Mais elle, si élégante, si proche de la mode, discrète, s'efforce de le cacher à ses enfants et petits-enfants tout en les plaignant de vivre dans une France qui a « tourné le dos à l'espérance... remplacée par la peur »... les peurs de l'avenir qu'elle analyse.

Et de conclure : « Si la mort me saisit cette nuit, je dirai : « Merci, la vie »

La mort la prendra par hasard, le 19 janvier 2003. Elle était née le 21 janvier 1916 à Lausanne. Elle s'appelait Léa France Gourdji, d'origine turque.

Parler de la place des femmes et des hommes dans le rythme de la vie sociale et les aléas des conflits mondiaux.

Analyser ses sentiments afin de progresser dans son parcours.

Prendre compte le rôle de l'intelligence et de l'art.

« Athur ou le bonheur de vivre » témoigne avec précision et sobriété d'une vie rescapée d'un désastre mondiale qui forma une journaliste engagée dans un demi siècle d'années « glorieuses ».

Liste non limitative des célébrités rencontrées dans ce récit :

François Mitterand, François Mauriac, Pierre Mendés-France, André Malraux

Jean Riboud, ami de JJSS, Pierre et Hélène Lazareff, Jean Cau, Jean Daniel pour la presse

Georges Pompidou, Indira Gandhi, Giscard d'Estaing, Chaban-Delmas, Jacques Chirac

Simone Weil, Raymond Barre, Gaston Deferre, Marcel Bleustein, Marcel Boussac

Rostropowitch, Picasso, Maurice Clavel

Liste des biographies écrites par Françoise Giroud :

Une femme honorable, Marie Curie, Alma Malher ou l'art d'être aimée, Dior

Jenny Marx ou la femme du diable, Cosima Wagner

Roselyne

FROMENTIN
Le roman d'une vie
Patrick Tudoret

Pourquoi effectuer le choix de cette biographie ?

- Lorsque j'étais étudiant, j'avais lu un ouvrage recommandé par les enseignants : *Les Maîtres d'Autrefois* d'Eugène Fromentin
- Plus récemment, la visite de l'exposition du MUCEM consacrée à Abdel Kader a mis en lumière la peinture orientaliste dont un tableau de Fromentin.
- Depuis, j'ai trouvé cette biographie et redécouvert un artiste, à la fois peintre et écrivain.

Patrick Tudoret, comme Eugène Fromentin a vécu à La Rochelle. Docteur en science politique, il a aussi étudié la philosophie et l'esthétique. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages.

Eugène Fromentin naît à La Rochelle le 24 octobre 1820 dans une famille aisée de gens de robe et d'administrateur dans la France de la Restauration. Sa famille est conservatrice. Son père s'adonne à la peinture et dans le foyer règnent la sévérité et un respect des convenances dont on retrouvera la trace majeure dans son unique roman *Dominique*.

Alors qu'il a le goût pour le dessin, la peinture et la poésie, sur les conseils pressants de son père, il va suivre des études de droit à Paris où il décroche une licence en droit en 1843 qui lui ouvre la possibilité de réparer une thèse.

Après avoir répondu aux exigences de sa famille, et fort d'une dotation de cette dernière, il décide alors de se consacrer à la peinture et suit l'enseignement de Jean-Charles Rémond, peintre de paysages.

Il séjourne chez un ami peintre, François Labbé et voyage depuis Marseille où il s'embarque pour Alger puis Blida.

Il se voit comme un peintre qui voyage plutôt qu'un vrai voyageur. « *En orient, il y a des tableaux tout faits* » ; « *Les croquis à la mine de plomb, les fusains et les huiles sur toile qu'il a rapportés témoignent d'une sorte d'éblouissement : le bleu du ciel, la lumière, les lignes fuyant à l'infini... Eugène a déjà un certain penchant pour l'orientalisme, c'est sans doute là que tout se dessine, se décide vraiment.* »

Ce qui l'intéresse, c'est le travail sur le motif. Il réalise de nombreux dessins et des peintures.

Il retournera à Alger et à Blida où il peint des fantasias ainsi qu'à Bougie et Constantine.

De retour à Paris, il participe aux salons de peinture où il affirme son désir de peindre en peintre !

Il publie un *Été* dans le Sahara après un séjour de presque un an en Algérie avec sa femme. En quête d'un lieu pour pratiquer la peinture, Il rencontre à Paris Gustave Moreau qui l'héberge dans son atelier.

En 1857 c'est pour lui l'éclosion. Il a 36 ans et expose dans les salons. Il devient un peintre reconnu et après un texte intitulé « Une année au Sahel », il s'attaque à son unique roman *Dominique*. Parmi ses soutiens on compte plusieurs écrivains dont George Sand, son ange gardien. Il admire Théophile Gautier et Eugène Delacroix.

La question pour lui est : peindre ou écrire ?

Il fait alors partie des jurys et dans ce contexte distingue le jeune peintre Jean-François Millet.

C'est l'époque du second Empire et il s'oppose à Mathilde, la nièce de Napoléon III qui règne sur les Beaux-Arts. Il fait la rencontre d'Odilon Redon, célèbre peintre symboliste.

En 1870-1871, il soutient le peintre Courbet même s'il ne partage pas ses idées révolutionnaires.

Il publie dans la Revue des Deux Mondes *Les Maîtres d'Autrefois*, voyage intellectuel

dans la peinture des maîtres flamands et hollandais. Il a pour cela le soutien de Gustave Flaubert.

Il meurt en 1876.

Cette biographie d'un peintre reconnu comme un des plus grands peintres orientalistes permet d'appréhender une vie qui intrique écriture et peinture. Elle nous donne aussi à appréhender le rôle des Salons dans la diffusion de l'art au XIX siècle et de percevoir les jeux d'influences exercés par le pouvoir politique.

Elle révèle aussi la difficulté du peintre à renouveler son inspiration et sa pratique artistique à une époque de la modernité (Baudelaire la fixe en 1863) avec le Salon des Refusés. Ses dernières contributions aux salons ne sont en effet que des redites de ses œuvres majeures.

Cependant, il aura bénéficié de l'appui de critiques célèbres. Ainsi, Edmond de Goncourt écrit-il, après avoir vu l'exposition des œuvres d'Eugène Fromentin « *Pour rendre la nature, Gautier faisait seulement appel à ses yeux. Depuis, tous les sens des auteurs ont été mis à contribution pour le rendu en prose d'un paysage. Fromentin a apporté l'oreille et fait son beau morceau sur le silence dans le désert.* »

Michel

La petite communiste qui ne souriait jamais

Lola Lafon

« *Je sais sourire mais une fois que j'ai accompli ma mission* » Nadia C.

Un livre, de plus !, sur Nadia Comaneci... mais un livre original : l'auteure alterne son récit avec un échange avec la gymnase, « une fiction rêvée » car elle ne l'a jamais rencontrée.

« *Une façon de redonner la voix à ce film presque muet qu'a été le parcours de Nadia C. entre 1969 et 1990.* »

A noter que l'auteure est d'origine roumaine, a vécu jusqu'à 12 ans en Roumanie, qu'elle en parle la langue couramment.

Le livre c'est :

- le parcours de la gymnase
- le contexte politique : la dictature de Ceausescu
- le monde de concurrence dans le milieu sportif (rivalité Russie-Roumanie)

Un livre très bien écrit, piquant, critique vis à vis du système de l'Est soviétique et du capitalisme de l'Occident. Un récit qui cherche à lire entre les lignes des discours officiels,

des romans journalistiques sur la vie de Nadia.

1) Le parcours de la gymnase

Elle est découverte au jeux Olympiques de Montréal en 1976. Trois médailles d'Or, 7 fois la note de 10/10. Elle devient « la petite fée communiste ». Elle a 14 ans.

Elle fait de la gymnastique depuis l'âge de 8 ans repérée par Béla Karoli (hongrois vivant en Roumanie) qui sera son manager jusqu'en 1981, date à laquelle il disparaîtra aux USA lors du « Nadia Tour American » qui rapporte 250 mille dollars à l'État Roumain.

De cet homme Nadia dira : « *Il valorisait notre force, notre courage, notre endurance... C'est un contrat qu'on passe avec soi-même, pas une soumission à un entraîneur.* »

Nadia ,elle, est sérieuse, parfaite, imperturbable.

La vie des gymnases : pensionnaires, 6 heures d'entraînement par jour, assoiffées, affamées, bourrées de diurétiques, de laxatifs, blessures multiples soignées à la codéine et à la cortisone.

De 1976 à 1981 Nadia est adulée par le monde entier. En Roumanie elle devient « l'objet » de la propagande. Elle se plie à tout : discours, photos, réceptions. En 1981 Ceausescu prend ombrage de sa réputation, de ses succès.

En 1978 le drame de Nadia : elle devient femme (elle a ses règles). Elle grandit, elle grossit. Les autorités décident qu'elle s'entraînera désormais à Bucarest. Huit mois d'un épisode douloureux. Elle veut vivre « une vie normale ». Elle prend 10 kg, ne s'entraîne plus, fait un simulacre de tentative de suicide.

Les journalistes à l'affût titrent « la magie est tombée. Le charme est rompu. »

Elle est renvoyée auprès de son manager Béla Karoli et revient au premier plan.

Aux jeux de Mexico-Texas (1978) elle triomphe à la poutre avec un bras infecté, bandé. Elle est hospitalisée, opérée, sauvée in extremis.

En 1980 aux jeux de Moscou, le 23 juillet, elle est « tombée ». La photographie de cette première chute fait la une de tous les journaux.

Le 24 juillet les notes sont truquées au profit des soviétiques et pour la première fois le monde la voit pleurer.

Les jeux universitaires de 1981 sont les derniers. Retraite sportive qui sera célébrée en grande pompe en 1984 par le pouvoir au palais de Ceausescu.

La vie de Nadia entre 1984 et 1989 : à Bucarest elle vit avec Nicu, fils du couple Ceausescu.

Liaison forcée ? Seule Nadia connaît la vérité et ne l'a jamais révélée.

En 1976, au retour de Montréal, Nadia est sacrée « Héroïne du travail socialiste ».

Elle déclarera quelques années plus tard à des journalistes américains : « *Je suis le produit de ce système. Je ne serais jamais devenue championne en Occident, mes parents n'auraient pas eu les moyens. Pour moi tout a été gratuit, l'équipement, l'entraînement, les soins.* »

Et de rappeler qu'en 1988, en Roumanie, l'équipe olympique comptait plus de 50% de femmes.

La moitié moins en France.

2) le système Ceausescu : la Roumanie communiste

Le livre nous rappelle les grands moments de la dictature Ceausescu, en particulier l'encadrement de la population.

« *Les années 80 un cauchemar de l'absurde* »

La surveillance des individus : l'attitude de Nadia qualifiée « d'ambiguë » s'explique par la

surveillance à laquelle elle est soumise ainsi que ses parents. Ces derniers ne se sont jamais exprimés, tout propos pouvant être retenu contre eux ; ils devaient se méfier de leur entourage car la délation était un devoir patriotique.

Après 1984 Nadia est interdite de sortie du territoire.

Le rationnement de la population : décret d'octobre 1980 « programme d'alimentation scientifique ». La population est affamée par des restrictions ubuesques.

Chauffage des familles limité à 14°. Il fait 5° dans les établissements scolaires non chauffés.

La politique nataliste : « *Avoir un enfant est le plus noble devoir patriotique* »

un décret prévoit que « *toutes les femmes de 18 à 40 ans devront se soumettre à des examens gynécologiques mensuels sur leurs lieux de travail* » (la politique des menstruations).

Prison si stigmates d'avortement.

Les femmes refusant d'enfanter sont passibles de prison.

Encouragement de la dénonciation des pratiques d'avortement.

Taxe de célibataire sans enfants à compter de 25 ans.

Quant au dictateur lui-même l'auteur rappelle, entre autre, quelques unes de ses prétentions, qu'on pourrait qualifier de « burlesques » et aujourd'hui oubliées :

- en 1982 il veut obtenir le prix Nobel de la Paix et déploie à Bucarest de gigantesques manifestations au cours desquelles il affirme qu'il rétablira la paix entre Palestiniens et Israéliens.
- Il est le premier et le seul président à donner l'ordre d'interrompre une compétition sportive internationale (championnat d'Europe à Prague) estimant que l'équipe roumaine est injustement notée.

La dernière partie du livre jette un regard sur la Roumanie d'après 1989.

Le bilan n'est pas des plus positifs. (p.307)

L'exil

En novembre 1989, 15 jours avant la révolution, Nadia fuit, de nuit, à pied, se réfugie en Autriche au consulat des USA. Une histoire rocambolesque mille fois réinventée. Seule Nadia peut en parler... et elle se tait.

Elle est aidée par un roumain installé en Floride, Constantin Pani, qui va l'exploiter et disparaîtra avec les 150 mille dollars acquis par l'exploitation de la notoriété de Nadia.

«Je rêvais de liberté, j'arrive aux USA et je me dis c'est ça la liberté ? Je suis dans un pays libre et je ne suis pas libre. Mais où alors pourrais-je être libre ? »

Lola Lafon conclue son écrit ainsi.

La vie de Nadia de 1990 à nos jours n'est pas évoquée. En 1992 elle sera sauvée par Bart Conner, gymnase américain qu'elle épousera à Bucarest en 1996 et donnera naissance à un fils en 2006.

En 1999 elle finance la création d'une clinique à Bucarest où les enfants sont soignés gratuitement et en 2012 un centre sportif pour les petits de 3 à 6 ans.

Marie-Antoinette

L'autre Bernhard Schlink

« L'autre », une nouvelle parmi les 7 qui constituent le recueil « Amours en fuite »

L'autre... Un couple heureux. Elle, elle meurt d'un cancer, soignée pendant des mois par un mari attentionné, aimant.

Veuf c'est la découverte que l'autre est « autre », une personnalité qu'il avait ignoré.

Elle avait un amant : comment était-elle avec l'autre ?

Il se met en quête, une quête qui l'amènera à rencontrer « l'autre », l'amant.

A sa grande stupéfaction il est totalement différent de ce qu'il avait imaginé.

D'où une nouvelle interrogation : comment sa femme, elle qu'il connaissait, avait-elle pu avoir un tel amant ?

La rencontre des deux hommes constitue une grande partie de la nouvelle. Le dénouement est surprenant, étonnant.

La découverte de l'autre, autre que celle qu'il a connu, fera qu'il découvrira sa propre personnalité, autre que celle qu'il pensait être.

Une nouvelle d'une très belle écriture, une réflexion très fine, très subtile sur les relations d'un couple, sur le deuil.

Le lecteur ne peut que s'interroger en fermant le livre : mon conjoint qui est-il ? Qui suis-je pour lui ?

Marie-Antoinette

Le liseur Bernhard Schlink

Le décors : l'Allemagne entre 1935 et 1960. Un jeune homme de 15 ans, malade, rencontre fortuitement dans la rue une femme de 35 ans.

La relation qui se noue entre eux constitue « la première partie » du livre.

Une relation passionnelle, compliquée, longuement analysée par l'auteur.

La particularité de cette relation tient au fait qu'Hanna avant de faire l'amour demande au jeune homme Michaël de lui faire la lecture.

« La deuxième partie »

Hanna a disparu du jour au lendemain sans laisser de traces.

« Au bout d'un certain temps, mon souvenir d'elle cessa de m'accompagner. Elle resta en arrière comme une ville quand le train repart. Elle est là quelque part derrière vous... »p.85

Michaël poursuit ses études mais en lui quelque chose a changé :

« J'adoptai une attitude de supériorité et d'assurance. Je me donnai pour quelqu'un que rien ne touche, n'ébranle ni ne touche. »

Le chapitre 2 de cette deuxième partie commence par cette phrase laconique :

« J'ai revu Hannah en cours d'Assises »

Lors d'un procès sur les camps de concentration, elle est sur le banc des accusées.

Entre l'enfant de 15 ans et l'étudiant en fin d'études de Droit s'est passée la guerre de 1939-1945.

Cette deuxième partie est une réflexion sur le destin de la génération des enfants dont les parents adhèrent d'une manière ou d'un autre au régime nazi : criminels, spectateurs passifs, aveugles volontaires...

Culpabilité, honte ?

Michaël s'interroge : « *et si je n'étais pas coupable parce que trahir une criminelle ne saurait-être une faute, j'étais coupable parce que j'avais aimé une criminelle* ».

Pour les jeunes étudiants ils le ressentait comme une culpabilité collective. La souffrance passive causée par la honte se transformait en énergie, en activisme, en agressivité.

« Troisième partie »

«Je me suis mis à lire pour Hanna. » A lire pour elle sur des cassettes qu'il lui envoie en prison où elle est condamnée à perpétuité.

Hanna s'était laissée accabler par ses camarades sans se défendre car son secret que Michaël

découvrit pendant le procès (après réflexion et déduction sur leur relation) c'est qu'Hanna était analphabète. Cela expliquait tant de décisions incompréhensibles !

Jamais elle n'avait voulu l'avouer. C'était sa fierté.

Lui n'a jamais cessé d'enregistrer pour elle mais jamais il ne lui écrivit... une lettre qu'elle espéra pendant 18 ans de détention.

Puis Hanna fut libérable. Il la rencontra une fois. « *j'avais concédé à Hanna une petite niche... mais je ne lui avais pas fait une place dans ma vie* ». Hanna le comprit. La veille de sa sortie elle se pendit dans sa cellule.

Trahison ? Culpabilité ?

« *Les strates de notre vie sont si étroitement superposées que dans l'ultérieur nous trouvons toujours de l'antérieur, non pas aboli et réglé, mais présent et vivant. Je comprends ce phénomène, mais je le trouve parfois difficilement supportable.* »

Livre d'une très belle écriture, intéressant par toutes les questions posées (au niveau personnel et collectif) et la réflexion sur la société allemande après le nazisme.

Marie-Antoinette

Le monarque des ombres

Javier Cercas

Le décors est campé dès la première ligne, dès la première page :

« *Il s'appelait Manuel Mena et il est mort à l'âge de 19 ans au cours de la bataille de l'Ebre ... à la fin de la guerre civile, le 21 septembre 1938.*

C'était un franquiste fervent, ou du moins un fervent phalangiste ou du moins l'avait-t-il été au début de la guerre... C'était l'oncle maternel de ma mère, laquelle, depuis mon enfance, m'a innombrables fois raconté son histoire, ou plutôt son histoire et sa légende... »

Cette mère qui passe son temps à demander à son fils écrivain, d'écrire sur son oncle.

Or pour Javier Cercas c'était devoir raconter le passé politique de toute sa famille qui le faisait rougir de honte.

C'est ainsi que naît sa réflexion sur le poids de l'héritage et la question du rôle de l'écriture, de l'écrivain, le « *littérateur* » comme il le qualifie avec ironie.

- Fallait-il s'en tenir à la stricte réalité, à la vérité des faits si tant est que cela fut possible ?
- Fallait-il mêler réalité et fiction ?
- Fallait-il inventer une fiction à partir de la réalité ?

La réponse de l'auteur est originale : une alternance dans la composition.

- chapitres paires : l'histoire de Manuel Mena dans le contexte de la guerre civile – faits et récits, travail d'historien ne laissant rien au hasard, confrontant les lieux, les dates, les archives, l'affrontement des Républicains et des Franquistes Un texte

truffé de détails, caractéristique des ouvrages de J.Cercas. (parfois très long!)

- Chapitres impaires : l'auteur parle à la première personne de ses recherches, de ses rencontres avec les vieux du village natale. Ce sont ses dialogues avec sa mère, avec son ami cinéaste qui filme et enregistre.

Sa longue pérégrination lui fit réaliser que son grand-oncle cessait « *d'être une silhouette floue et lointaine... une funèbre légende de famille... le symbole de toutes les erreurs et les responsabilités et la culpabilité et la honte et la misère et la mort et les défaites et l'horreur de la saleté et les larmes et les sacrifices et la passion et le déshonneur de mes ancêtres pour devenir... seulement un garçon digne qui en était revenu de ses idéaux, un soldat perdu dans une guerre qui lui était étrangère et dont les raisons lui échappaient. Et alors je le vis.* »

Tout au long du livre la référence à l'Illiade et l'Odyssée, Achille et Ulysse, explique le titre « Le monarque des Ombres ».

La mort parfaite qui couronne une vie parfaite, ce que les grecs appelaient « Kalos thanatos »- une belle mort. Tel Achille, dans l'Illiade, qui fait montre de sa noblesse et de sa pureté, qui renonce à sa propre vie pour devenir « le monarque des ombres » mais Achille, dans l'Odyssée, qui se lamentera de n'être plus que le monarque des ombres et enviera Ulysse d'avoir sagement regagné ses pénates.

L'analyse du poids de l'héritage parcourt tout le livre. Qu'on le veuille ou non l'histoire de la famille, de notre famille à tous, on ne peut la rejeter, on doit la porter. Il vaut mieux la comprendre, l'assumer, l'ébruiter plutôt que la laisser se corrompre en soi-même.

C'est la seule façon de se décharger, de se libérer.

Écrire sur ses ancêtres c'est écrire sur soi. Leur biographie est notre biographie.

« Les vainqueurs écrivent l'histoire et le peuple tisse les légendes et les littérateurs affabulent, même la mort n'est pas indéniable. Ça n'a pas de fin... ça n'a jamais de fin. »

Un livre d'une grande intensité, une réflexion sur l'héritage qui questionne, qui ne peut laisser indifférent. Un travail d'historien remarquable.

Marie-Antoinette

LES VERTUEUX

Yasmina Khadra

L'auteur s'appelle Mohammed Moulessehoud, dit Yasmina Khadra. Il est né en 1955 à Kenadsa, l'actuelle Wilaya de Béchar, au confins du désert du Sahara. Son père est un officier de l'ALN (Armée de Libération Nationale 1954-1962, bras armé du FLN), blessé en 1958. En 1964, il envoie son fils alors âgé de 9 ans, à l'école des cadets de la révolution d'El Mechouar à Tlemcen afin de le former au grade d'officier. A 23 ans il sort sous-lieutenant et sert pendant 25 ans dans l'armée algérienne. Durant la guerre civile algérienne, dans les années 1990, il est l'un des principaux responsables de la lutte contre l' AIS (Armée Islamique de Salut, 1993-2000), puis du GIA (Groupe Islamique Armé, 1992-1999) en Oranie. Il atteint le grade de commandant. Il quitte définitivement l'armée en 2000 pour se consacrer à l'écriture.

A 18 ans, il finit son premier recueil de nouvelles, publié 11 ans plus tard en 1984. Il publie 3 recueils de nouvelles et 3 romans sous son propre nom de 1984 à 1989 et obtient déjà plusieurs prix littéraires. Pour échapper au comité de censure militaire institué en 1988, il opte pour la clandestinité et publie sous divers pseudonymes. En 1997, il prend le nom de Yasmina Khadra, 2 prénoms de son épouse.

« C'est elle qui m'a donné le courage de transgresser les interdits. Sans elle j'aurais abandonné »

« J'ai vécu ce que j'avais à vivre et aimé du mieux que j'ai pu. Si je n'ai pas eu de chance ou si je l'ai ratée d'un cheveu, si j'ai fauté quelque part sans faire exprès, si j'ai perdu toutes mes batailles, mes défaites ont du mérite – elles sont la preuve que je me suis battu » *Phrase du héros du livre*

Algérie 1914, Yacine Chéraga, berger, n'a jamais quitté son douar (groupement d'individus reliés par une parenté d'ascendance paternelle) et sa famille qui vit dans la misère totale. A l'âge de la conscription à l'automne 1914 il va prendre sous la contrainte la place d'un autre pour aller combattre sur le sol de France. Étant seul dans son douar perdu d'Algérie à savoir lire et écrire, Gaïd Brahim, le caïd qui asservit et terrifie tout son fief, le désigne pour prendre la place de son fils qu'il veut épargner. En contrepartie de cet engagement et de son silence absolu sur ce marché de dupes, sa famille profitera de la protection du caïd le temps de la guerre et lui, Yacine, à son retour, recevra une maison et des terres épargnant de la misère tous les siens pour toujours.

Yacine, enrôlé sous un nom d'emprunt, va ainsi s'arracher à leur affection et à sa terre natale sans explication, rejoindre un cantonnement sommaire pour apprendre à la hâte le maniement des armes, découvrir ses compagnons d'infortune, traverser la Méditerranée puis la France et combattre dans la Marne sous l'étendard du 2^{ème} Régiment de Tirailleurs d'Afrique, les « turcos ».

S'en suivront quatre années de guerre, de combats héroïques et vains, de tranchées et de typhus, de blessures et de mort rendant Yacine Chéraga alias Brahim à la vie civile fracassé, hanté par la mort de ses frères d'armes, le danger et la peur, fracassé mais libre ; une simple sardine, le galon du caporal, fleurira son épaule en dépit de ses faits d'armes.

Le caïd ne tiendra pas sa promesse, organisera le retour du héros en la personne de son fils et tentera de se débarrasser de Yacine, seul témoin de l'imposture, lui imposant une vie d'errance et de dissimulation qu'il traversera toujours avec sagesse, résignation et confiance. Traqué, malmené par le sort, il n'a pour faire face à l'adversité que la pureté de son amour et son indéfectible humanité.

Ainsi, et dans la quête insatiable de sa famille disparue qui va suivre, Yacine alias Brahim

va-t-il connaître l'aisance et la misère, l'amour et la haine, la prison et la liberté et vivre ces alternances dans la fidélité à l'enseignement reçu qui veut que l'homme ne décide rien de son sort et le subisse sans faiblir, avec pour seule mission la vertu, condition de son salut. Dans le parcours très sombre de Yacine, la lumière naît de la solidarité entre hommes, soldats ou pas, indigènes ou pas, français et algériens, jusqu'à la fin bouleversante, résonnant d'une générosité et d'une sagesse. Ce qui sauve Yacine c'est son entêtement à poursuivre les fantômes des absents sans jamais lâcher une ligne de conduite faite de droiture, honnêteté et vaillance, résistant au pessimisme ambiant. La portée du récit en est immédiatement universelle. Une leçon de vie magnifique.

Les personnages secondaires sont complexes :

Le meilleur ami, Sid, hédoniste consumé voulant rentabiliser le miracle d'avoir survécu aux tranchées.

Zorg-Er-Rouge, l'ancien Turco, plein de colère et ressentiment qui lance la guerre aux pieds-noirs, terriblement complexe.

Ce sont des figures d'Algériens qui dominent le récit et offre à Yasmina Khadra la possibilité d'explorer la complexité de la nature humaine.

POINTS FORTS

- La description de la guerre de 14, même si elle a déjà nourri abondamment la littérature depuis un siècle, la confrontation et la solidarité des frères d'armes, et l'idée intéressante de les transposer dans le combat suivant, celui naissant de l'indépendance de l'Algérie dans les années 30.

- La richesse de l'étude anthropologique qui associe dans un même roman un père mutilé et courageux, une mère analphabète et poète, un chef tribal vil et brutal, un chef de guerre imprévisible et fier, une femme mûre, lucide et sensuelle, une autre ingénue et fidèle, ainsi une cohorte de personnages, avec ou sans statut, avec ou sans vertu, composant une humanité vivante et souffrante.

Roman très agréable à lire. L'écriture est élégante et magnifie les émotions du lecteur. La plume de Yasmina Khadra est poétique, prenante et juste.

Dany

Rêver debout

Lydie Salvayre

« Tout rêve est une lutte » V.Hugo

Une forme originale : une apostrophe à l'auteur de Don Quichotte, Miguel de Cervantes Saavedra, 15 lettres.

« Votre couple, Monsieur, est devenu mythique, vous avez quitté ce monde trop tôt pour le savoir. Je vais à présent tenter de vous donner les raisons de ce devenir « mythe »... qui s'est affirmé au cours des 4 siècles qui nous séparent. »

Une harangue, non sans intérêt, mais qui donne une impression très touffue, sans fil conducteur, au style journalistique, des apartés personnels, des allusions à des personnalités actuelles, des mots du langage de la rue.

Et puis, au détour, un portrait de Don Quichotte très intéressant ainsi que l'analyse de la société sous la férule de Philippe II et de l'Inquisition.

A partir du chapitre 9 le lecteur retrouve l'intérêt de continuer à feuilleter les pages.

C'est un portrait de Sancho, ce qu'il devient par la fréquentation de Don Quichotte. Le réaliste face au rêveur, le protecteur d'une fidélité sans faille.

C'est Quichotte amoureux qui fuit constamment l'objet de son amour et l'évite de mille

façons et sous mille prétextes : « *c'est qu'il a tout compris* ».

C'est l'esquisse d'une biographie de l'auteur : quelle vie ! (à connaître absolument) *

C'est l'analyse de son écriture, son génie comique assez rare, son esprit gai, son imagination peu commune pour dissimuler l'insupportable, pour dénoncer la violence implacable, oppressive des maîtres, de la religion, de la censure, les violences faites aux femmes, aux pauvres, aux parias.

« *L'ignorance est une force et la violence son alliée* »

La littérature chevaleresque fait rire toute l'Espagne, Cervantes la manipule merveilleusement :

« *Je suis éblouie au-delà du pensable par le soin malicieux que vous mettez à déguiser votre pensée et par les ruses que vous imaginez pour accroître, en démultipliant les points de vue, les pouvoirs de votre fiction.* »

Même si l'auteure réaffirme à plusieurs reprises qu'il n'est pas question pour elle de comparer son époque avec celle de Cervantes, le livre de celui-ci l'éclaire sur ce qui est son actualité :

- une réflexion sur la littérature (p.177), « *son nom est à jamais inséparable de celui de liberté* »
- une réflexion sur la violence de la société d'aujourd'hui (p.192-193), violence de la Shoah, violence coloniale, violence à l'endroit des étrangers, des trans-genres, des pauvres, les inutiles à la prospérité du capital, violence d'un nouvel ordre moral...

« *Don Quichotte est notre frère. Notre frère rêveur en un monde brutal, notre frère insurgé en un monde avachi, notre frère indocile, rageur, intempestif, tumultueux, incandescent et qui dit non, qui dit non à l'insupportable injustice, comme à l'indifférence blasée ou au consentement mou...* »(p.201)

Un livre tout d'abord déconcertant mais qui devient un cri du cœur... que l'on peut ou pas entendre, apprécier ou critiquer.

Marie-Antoinette

*

Esquisse de biographie de Miguel de Cervantes Saavedra (ch.12)

né le 29 septembre 1547 d'une famille sans noblesse, père médecin, 4 enfants.

Mort à Madrid le 22 avril 1616

Étude à Madrid.

Devient le « *cameriere* » (valet de chambre) d'un cardinal qu'il accompagne à Rome.

Il s'ennuie et s'engage comme simple soldat dans les troupes chrétiennes de la Sainte-Ligue.

1571- 24 ans- bataille de Lépante. Il est blessé à la main gauche et en perdra l'usage. Il est surnommé le « *Manchot de Lépante* ».

Sur le voyage du retour vers l'Espagne, sa galère est attaquée par les Barbaresques. Conduit à Alger il es l'esclave d'un Bey pendant 5 ans. Il est racheté par les Frères Rédempteurs.

Retour en Espagne en 1580.

En voyage au Portugal il a une relation qui lui donnera une fille Dona Isabelle de Saavedra qui toute sa vie restera auprès de lui.

En **1594** épouse Catalina de Salazar pour qui il écrit un poème pastoral « *La galatée* » qu'il publie cette même année.

Il se lance dans les affaires et sera emprisonné à quatre reprises pour faillite ou dettes. Il fait l'expérience de la Justice (fort peu impartiale), de la misère cachée de l'Espagne, des parias mis à l'écart de la société.

1604 : publication de la 1ère partie de « *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche* »

Les Sept mariages d'Edgar et Ludmilla Christoph Rufin

Christophe Rufin, né le 28 juin 1952 à Bourges dans le Cher, est un médecin, écrivain et diplomate français. Il a été élu en 2008 à l'Académie française.

« Les sept mariages d'Edgar et Ludmilla » est l'histoire d'un couple assez extraordinaire, Edgar et Ludmilla, dont l'Amour triomphe des difficultés de la vie séparant les êtres humains.

Comment ont-ils résolu ce problème ? en divorçant quand leur ciel s'assombrissait et en se remariant lorsqu'ils avaient besoin de s'unir à nouveau. Tout simplement !

Ainsi ils se marièrent sept fois et divorcèrent six fois !

Ce roman est agréable à lire comme beaucoup de roman de Christophe Rufin qui aime raconter des histoires. Il n'aime pas parler de lui par pudeur. Mais à travers ces lignes on retrouve l'auteur, j'y vois donc une sorte d'autobiographie :

« Divorcé quatre fois et marié trois fois à la même femme, Jean-Christophe Rufin s'est inspiré de son histoire personnelle pour rédiger celle d'Edgar et Ludmilla. "Je ne suis pas capable de parler de mon histoire directement, par pudeur, donc je passe par le détour de la fiction", confie l'auteur de Rouge Brésil. »

Ce livre m'apparaît un peu comme un conte étant donné le caractère « fantastique » dans le sens d'exceptionnel, d'unique. Rufin s'est inspiré d'un livre de Dominique Lapierre (Russie : Portes ouvertes, La Cité de la joie) qui racontait cette histoire. En 1958, sous Brejnev avec des amis il se rend en Ukraine pour enquêter sur le pays. C'est le point de départ du livre.

Mais que je vous raconte un peu cette jolie histoire !

Cela se passe au XXème siècle : Edgar est un jeune homme timide et pauvre vivant avec sa mère, dynamique et optimiste, qui décide de partir en Russie avec copains et copines afin d'enquêter sur ce pays assez fermé, où la communication circule assez mal !!

Dans un village, ils assistent avec stupéfaction à un spectacle étonnant : ils voient une belle jeune femme perchée dans un arbre et complètement nue. Une folle ? Non une jeune fille désireuse de fuir le pays et qui veut attirer l'attention pour s'évader. Rapidement la police l'arrête et elle disparaît. Edgar est bouleversé par cette apparition et tombe immédiatement amoureux « un choc amoureux les submerge ! » tous les deux.

Il rentre en France mais ne l'oublie pas. Il décide de retourner là-bas car il culpabilise de n'avoir rien fait pour elle. Il prend une grande décision, il va l'épouser pour la ramener à Paris.

A travers ce voyage l'auteur nous présente le pays avec un sens critique sur l'URSS.

« Ces images décrivent mieux qu'un long discours les contradictions de la grande utopie soviétique ».

Edgar, engagé à Paris Match n'eut qu'une idée en tête: retourner en Ukraine, il prépara rigoureusement son voyage, prétexta un reportage sur Khrouchtchev. Le 12 juillet 1959 il repartit pour sauver Ludmilla ! A travers elle c'était un peu sa mère qu'il voulait sauver, elle qui venait de mourir dans une grande pauvreté !

Ils se retrouvèrent après quelques jours :

« Ils venaient à cet instant de quitter une vie qu'ils ne vivraient jamais plus : celle pendant laquelle ils ne s'étaient pas connus ».

Rufin écrit l'histoire d'Edgar et Ludmilla car il explique qu'il a épousé leur fille Ingrid et donc il connaît bien leur histoire jusqu'au bout de leur vie.

Cet aveu est assez étrange car l'auteur se met en scène et joue même un rôle de confident . Ludmilla rêvait d'un conte de fées avant de rencontrer Edgar et c'est ce qui se produisit : *« elle avait rencontré celui qu'elle attendait »*

Edgar, déterminé dans son entreprise pour l'épouser là-bas, prépare soigneusement son projet, une organisation précise dans la confection des documents nécessaires au mariage. il la retrouve réussit à épouser sa belle par ces premières noce de papier !

Je ne vous décrirai pas tout le roman mais le premier divorce intervient à Paris suite à des conditions matérielles difficiles qu'Edgar ne voulait pas offrir à sa femme donc il a préféré la libérer ! pour l'épouser un peu plus tard. Il est devenu grâce à son énergie, son dynamisme, un chef d'entreprise, pas toujours soucieux de rigueur. Elle, grâce à une voix exceptionnelle devint une Cantatrice de renom ! Elle triompha même à la Scala dans Aïda de Verdi ! En fait ils représentent un peu la Callas et le Bernard Tapie du XXème siècle

Roman très agréable à lire, bien écrit, il nous fait réfléchir au sens du mariage qui pour Rufin devrait se produire vers la fin d'une vie quand on se connaît bien, qu'on s'apprécie mais pas au début comme l'on fait Edgar et Ludmilla ! Cependant il précise que séparation ou vie commune, l'Amour est toujours présent, il est au second plan mais ne disparaît pas.

Dans ce roman, un peu simpliste, distrayant par rapport aux œuvres précédentes de Christophe Rufin plus profondes, on retrouve les réflexions de l'auteur sur l'amour. Il ne décrit pas des grandes envolées lyriques, d'émotionnelles déclarations, c'est mesuré !

Les personnages d'Edgar et Ludmilla sont solaires, énergiques, brillants et savent vaincre la médiocrité du quotidien.

Un livre pour l'été à l'ombre !!!

Josette J.

Un certain M. Piekielyny

François Henri Deserable

François-Henri Deserable, né le 6 février 19871 à Amiens, est un écrivain français. Il a également eu une carrière de joueur de hockey sur glace.

Ce livre raconte une histoire, à partir de la vie de Romain Gary, écrite dans « La promesse de l'aube » et notamment les louanges prophétiques, faites par sa mère à Vilnius devant les locataires du n°16 de la Grande-Pohulanka dont Mr Piékielyny ! Ils y vivaient depuis l'été 1928.

Sa mère, qui l'élevait seule, croyait extraordinairement en lui : elle promettait un brillant avenir à son fils adoré : diplomate, homme politique, écrivain !

En fait l'idée de départ du livre est la phrase répétée plusieurs fois, phrase dite, soi-disant, par Mr Piekielyny qui admirait beaucoup le jeune garçon et avait été fortement troublé par les mots de sa mère.

Cet homme, juif, de condition modeste, ayant existé ou pas, voisin ou pas, de Roman Kacew s'était pris d'affection pour le petit, l'invitant, lui offrant des bonbons, des jouets *« Il croyait en l'avenir de ce jeune garçon... il lui fit une supplication : les mères sentent ces choses lui dit-il, peut-être deviendrait-il quelqu'un d'important, peut-être même*

écrivait-il dans les journaux ou des livres.

« Et puis un jour vint la pathétique requête, le cri du cœur, l'aveu d'une ambition dévorante et démesurée que cette gentille souris humaine cachait sous son gilet : quand tu rencontreras de grands personnages, des hommes importants, promets-moi de leur dire : Au n°16 de la rue Grande-Phulanka à Wilno, habitait un certain Mr Piekielny ».

Le héros du roman part donc à sa recherche dans cette ville de Vilnius pour retrouver sa trace. Il suppose qu'il fut victime du génocide perpétré par les nazis en septembre 1941. Là l'auteur écrit un passage dramatique sur la fin imaginée du vieil homme sans être sûr de rien.

Il n'a aucune preuve et n'a rien trouvé dans la ville de Vilnius. Passage émouvant sur le sort réservé aux juifs et depuis « *Vilnius porte le deuil* ».

L'auteur révèle son dégoût pour « *les autochtones : auxiliaires plus ou moins zélés des nazis : 20 000 morts en deux mois et puis il y eut le ghetto* ».

Romain Gary affirme :

« Des estrades de l'ONU à l'ambassade de Londres, du Palais Fédéral de Berne à l'Élysée, devant Charles de Gaulle et Vichinsky (N.B.), devant les hauts dignitaires et les bâtisseurs pour mille ans je n'ai jamais manqué de mentionner l'existence du petit homme et j'ai même eu la joie de pouvoir annoncer plus d'une fois, sur les vastes réseaux de la télévision américaine qu' Au n°16 de la rue Grande-Phulanka à Wilno, habitait un certain Mr Piekielny. Dieu ait son âme ! ».

On ne sait pas si dans sa carrière il a vraiment prononcé ces mots, il n'y a aucune preuve mais on le suppose !

A la fin du livre l'auteur comprend pourquoi R.Gary les a cités dans « La promesse de l'aube ». Je ne le révélerai pas (p 230) !

Josette J.

nb : Dès 1928, Vychinski mène les grands procès en tant que procureur de l'URSS. , il définit les bases juridiques du droit soviétique et devient un des personnages les plus en vue du gouvernement.